

« Qu'allait-il donc faire dans le Drakensberg ? »

EXTRAIT

Une Cévenole chez les Dogons

- Mais non, vous c'est là ! Et nous, c'est là !

Ce vieillard complètement chauve parle d'un ton péremptoire en me montrant les deux caveaux appartenant aux branches distinctes de notre famille. Il a bientôt cent ans et joue avec dignité le rôle de patriarche.

Novembre 1999. Les Cévennes sont lugubres. Les serres ont perdu leurs couleurs chatoyantes et les chênes dits « verts » ne sont plus que des taillis grisâtres. Les châtaigniers dressent désespérément leurs branches blanches, celles tuées par la maladie de l'encre qui ravage le massif depuis un siècle. Sous l'Aigoual, la vallée de Valleraugue est tellement encaissée qu'il semble que le soleil ne reviendra jamais. La température se réchauffe à peine dans la journée.

Le cimetière protestant trône sur les hauteurs et ses étroits traversiers dominant le village. Les catholiques sont enterrés « à plat », beaucoup plus loin au fond de la vallée. Coincés derrière des ifs centenaires, les deux tombeaux des familles Tessier du Cros sont d'austères petites chapelles moussues, serrées l'une contre l'autre.

La défunte fait partie de la branche cadette de la famille mais les pompes funèbres ont, par mégarde, nettoyé le caveau de la branche aînée, la mienne. Les employés sont furieux de devoir se remettre au travail juste avant la cérémonie. Ce partage date de 1850 lorsque l'ancêtre commun, enrichi par la production de soie, avait confié à l'un de ses fils le patrimoine foncier et à l'autre les biens industriels. Quoique cachées, ces rivalités entre les deux branches sont bien réelles. Il me paraît évident que la cadette a mieux réussi, même si les usines des soyeux ont été abandonnées depuis un demi-siècle.

Les toits des deux tombeaux sont fort abîmés, en particulier par les branches d'un laurier qui pousse entre les deux et qui les réunit en quelque sorte. Par habitude plus que par négligence, les protestants laissent souvent « les morts enterrer les morts » comme dit le Christ. Il n'y a pas beaucoup de pots de fleurs même après la Toussaint, fête qui ne concerne d'ailleurs que les catholiques.

Personne n'entretient régulièrement les allées envahies de feuilles pourrissantes. Les croquemorts sont choqués et râlent en les balayant.

Nous sommes une trentaine. Pendant ces mois d'hiver, le village est presque désert et Je n'ai jamais vu autant de monde dans ce cimetière à cette époque. C'est à moi que ce polytechnicien, un cousin de la défunte, s'est adressé de sa forte voix car je suis le seul représentant de la branche aînée. À cet enterrement sont venus non seulement des membres de sa famille mais aussi quelques étrangers. Celle que l'on enterre n'est pas n'importe qui.

Germaine Dieterlen est certes née à Valleraugue en 1903 mais a vécu des années en Afrique. Ce n'est qu'après s'être mariée comme il faut et avoir eu des enfants comme il se doit, qu'elle a passé son bac et commencé des études universitaires. C'était rare à l'époque et probablement une première dans la famille. Son intérêt pour « l'art primitif » commença au musée du Trocadéro où, au début, elle ne faisait que coller des timbres et découper des photos comme collaboratrice bénévole. En 1931, elle y rencontra Marcel Griaule qui comptait organiser une exposition sur la première mission Dakar-Djibouti qu'il s'appropriait à faire. L'expédition ramena une quantité d'objets fascinants. Germaine fut subjuguée et décida de devenir ethnologue. Elle partit avec ce grand chercheur pour la seconde mission en 1937, puis en 1938. Dès lors elle s'y rendit presque tous les ans sauf pendant la guerre. En 1941, elle écrivit son premier ouvrage : *Les Âmes des Dogons*.

Mon grand-père, agrégé de lettres classiques, se moquait souvent de cette cousine qui parlait sans cesse de « ses » Dogons, ces quelques milliers de personnes perdues dans le désert. Il la traitait d'intellectuelle « dogonneuse ». Elle prétendait avoir trouvé dans l'univers mental de ces primitifs une pensée savante, une métaphysique, voire une cosmogonie, aussi complexes que celles d'Hésiode ou même de la Genèse. C'était pousser le bouchon un peu trop loin pour un vieux protestant qui enseignait le grec ancien et contribuait à la traduction œcuménique de la Bible.

Au Mali, Germaine et Marcel avaient rencontré un chasseur devenu aveugle, Ogotemmel, « qui devait à son infirmité d'avoir pu longuement s'instruire ». Il les aurait « choisis pour transmettre la sagesse de son peuple aux Blancs ». Cette relation extraordinaire avait permis de publier, après la guerre, deux ouvrages surprenants, *Dieu d'Eau* au nom de Griaule, puis plus tard *Le Renard pâle* où cette fois-ci apparaissait enfin le nom de Dieterlen. Être mentionnée sur la

couverture ne fut pas une victoire facile mais elle n'impressionna pas mon grand-père qui osa dire :

- Personne ne peut vérifier les dires de son guide local, un vieil aveugle qui s'invente une mission. Ces ethnologues se réfugient dans des niches si pointues et lointaines qu'il est impossible de réfuter leurs idées.

Malgré ce jugement sévère, mon grand-père reconnaissait le courage et la persévérance de sa cousine. Germaine n'avait pu entreprendre qu'à trente ans des études d'ethnologie en particulier grâce à Marcel Mauss. Malgré son retard, elle tint à suivre toutes les étapes d'une carrière universitaire. Pour sa thèse, elle avait choisi le plus loin et le plus dur, au nord du Mali. Il lui fallut prendre un bateau pour Dakar, puis un avion militaire pour Bamako, puis un bateau à aubes pour remonter le Niger jusqu'à Mopti et enfin une camionnette pour rejoindre Bandiagara au bout de plusieurs heures de « tôle ondulée ». Poussée par sa curiosité inépuisable, Germaine trouvait courage et énergie en toutes situations.

Ma grand-mère considérait que cette jeune femme avait été séduite par ce bel homme aux yeux ténébreux. Pour elle, une femme qui réussissait était forcément manipulée. Après cette fructueuse collaboration, Griaule, grand baroudeur, s'engagea pour de nombreuses autres causes, aussi bien pour défendre le Négus d'Éthiopie que la République espagnole. Pendant la guerre, Germaine l'accueillit à Valleraugue avec sa famille. Il partit ensuite comme pilote de chasse pour soutenir De Gaulle. « Un Romain Gary bis », disait mon grand-père avec indulgence. Germaine, elle, resta fidèle toute sa vie aux Dogons.

Germaine passa une grande partie de la guerre à Valleraugue dans la grande maison de son père. Mes grands-parents gardent le souvenir d'une femme qui ne se plaignait jamais et qui organisait de nombreuses activités pour soutenir les plus démunis et s'occuper des enfants du village. La demeure familiale accueillit bien des réfugiés et plus tard les membres du maquis, dont un célèbre commandant anglais. Germaine fut résolument engagée dans la résistance, alors qu'une partie de la famille avait essayé de se consoler avec Pétain. Coincée par la guerre, malgré les restrictions et le couvre-feu, Germaine continuait d'écrire. Dès que possible, c'est-à-dire en 1946, elle repartit en Afrique.

Pour certains dans la famille, elle se comporta comme une mère un peu indigne. Ma grand-mère aimait répéter, détournant la célèbre réplique de Molière :

- Que diable allait-elle donc faire en Afrique ?